

daniel mainguy

*une petite croix
de malachite*

ROMAN

SREBRENICA 1995...

Une petite croix de malachite

UNE PETITE CROIX DE MALACHITE

Du même auteur :

OUVRAGES JURIDIQUES (SELECTION)

Introduction générale au droit, 5^e éd., Litec, 2010

Droit des obligations Ellipses, 2008

Contrats spéciaux, Dalloz, 6^e éd., 2010

Droit de la concurrence, Litec, 2010 (avec. J.-L ;Respaud et M. Depincé)

REMERCIEMENTS

Ce livre est né de l'ennui provoqué par la période de révision du concours national d'agrégation (droit privé) dont les épreuves se déroulent sur un an, avec élimination progressive des candidats entre chaque épreuve. C'était entre 1996 et 1997 et j'avais été frappé par l'indifférence générale dans laquelle s'étaient déroulés les événements tragiques de Bosnie. Je voudrais donc remercier, en premier tous ceux qui ont su tenter de mobiliser les consciences, dont la mienne, à cette époque.

Il est parfaitement clair que c'est une œuvre de pure fiction, aux personnages totalement inventés même si quelques uns de mes amis les plus chers s'y retrouveront sans doute.

Je remercie donc ceux qui ont lus les épreuves, suivis sa construction, su me voir savourer leurs remarques et critiques, Stéphane, Bruno, souvent la plume alerte, ma femme qui a dû se sacrifier pour relire les différentes versions, et tous ceux qui ont eu la gentillesse de me prodiguer des encouragements, après avoir lu les quelques pages que j'avais publiées sur Internet.

Une petite croix de malachite

DANIEL MAINGUY

***une petite croix de
malachite***

ROMAN

www.daniel-mainguy.fr

2010

Une petite croix de malachite

Une petite croix de malachite

*« Rien ne dure et pourtant rien ne passe.
Et rien ne passe justement parce que rien ne dure »
Ph. Roth, *La tâche*.*

*A ma femme,
A mes enfants,
A mes amis.*

Avertissement

« Est-il besoin de préciser que ce roman est une œuvre de fiction même s'il se fonde dans une trame historique dramatiquement réelle ? Toute ressemblance avec des personnages ayant véritablement existé ou des événements qui se seraient vraiment déroulés serait donc purement fortuite, ou alors un coup de chance rare, hormis pour quelques salauds bien connus qui en ont été les acteurs maudits ».

Ne pas reproduire sans autorisation : « frappe et on t'ouvrira ».

Daniel Mainguy est né en 1966. Universitaire et avocat, il a publié plusieurs ouvrages de technique juridique avant de se consacrer à l'écriture de ce premier roman.



© Daneil Mainguy 2010 Tous droits réservés
www.daniel-mainguy.fr
ISBN : 978-1-4452-9893-1

Carte géographique de la Bosnie



Sommaire

— Première partie —

- Chapitre 1 — Métros matinaux*
- Chapitre 2 — L'arabe du coin*
- Chapitre 3 — Et de deux!*
- Chapitre 4 — Heures sup'*
- Chapitre 5 — Engagé volontaire*
- Chapitre 6 — Colloque*
- Chapitre 7 — Un capitaine d'infanterie*
- Chapitre 8 — Un capitaine et un ministre*
- Chapitre 9 — Menaces*
- Chapitre 10 — Caméra cachée*
- Chapitre 11 — Lieutenant Rahya*

— Deuxième Partie —

- Chapitre 12 — Le général et la caporale*
- Chapitre 13 — Béret bleu*
- Chapitre 14 — Sniper Alley*
- Chapitre 15 — Oslobodjenje*
- Chapitre 16 — Mano a mano*
- Chapitre 17 — Les canons de Siautelle*
- Chapitre 18 — Marie-Amélie*
- Chapitre 19 — Vrbanja*
- Chapitre 20 — Srebrenica*
- Chapitre 21 — Le charnier*

— Troisième Partie —

- Chapitre 22 — Souraya la sublime*
- Chapitre 23 — Epuration ethnique*
- Chapitre 24 — Dracula*
- Chapitre 25 — A l'assaut !*
- Chapitre 26 — L'hallali*
- Chapitre 27 — Konjic*
- Chapitre 28 — La vengeance est un plat qui se vomit froid*
- Chapitre 29 — Un homme et une femme*

Une petite croix de malachite

— PREMIERE PARTIE —

Métros matinaux

PARIS, 6 JUIN 1995, 7H30

1. Le RER, comme tous les matins, filait avec son ronronnement malpropre, conduisant son chargement de voyageurs habitués sans qu'aucun ne se regarde ni même se voie. Comme dans tous ces lieux immenses et neutres que sont les aéroports ou les supermarchés, des foules immenses mais aveugles se croisent et s'ignorent, sinon grâce à un langage codé, fonctionnel et froid « *merci monsieur, pardon madame* », qui n'appelle pas de réponse particulière. Dans la rame dégoulinante de passagers du RER B, ceux qui avaient trouvé une place assise lisaient, d'autres écoutaient un peu de musique, un simple fil pendu à chaque oreille, ou les premières nouvelles du jour sur *France Info*. Entre la météo et l'évolution du CAC 40, les seules informations un peu intéressantes concernaient les élections municipales imminentes, encore qu'elles ne ménageaient peu de suspens, après l'âpre campagne présidentielle qui avait vu le triomphe de Jacques Chirac

dans une campagne haute en couleur. Des affiches fleurissaient un peu partout pour recouvrir les usuelles invitations au voyage, au théâtre ou à l'achat d'un ordinateur qui coloraient les murs des couloirs du métro, pour tenter d'infléchir l'électeur qui devait se manifester une semaine plus tard.

D'autres passagers achevaient une nuit trop courte, les yeux fermés mais le cerveau gardant un sens suffisant pour ne pas manquer leur station. D'autres, la plupart, gardaient les yeux ouverts mais mornes et hagards qui ne distinguaient rien d'autre que le voile blanc de leur routine terne et sans intérêt.

Installé au fond de la rame, un homme observait son entourage et notamment trois autres hommes installés un peu plus loin. Cet homme venait de Bosnie, il se nommait Josip Blavic et, malgré son origine visiblement étrangère, il passait inaperçu dans le mélange des origines que véhiculait le métro parisien. Les trois autres se nommaient Dino, qui se faisait appeler Ibrahim depuis qu'il avait crû découvrir la foi au contact d'un ancien moudjahidine d'Afghanistan, Morislav et Zoran. Josip les connaissait depuis toujours. Trois jeunes hommes d'à peine vingt ans du même village. D'anciens étudiants bosniaques engagés depuis dans la sale guerre de leur pays. Tous les trois avaient connus et subis les violences des miliciens serbes, contre eux-mêmes ou leurs familles, et en retour, pour ne plus subir, ils les avaient combattus, infligeant d'autres violences à leur tour, en un cycle sans fin. La guerre avait effacé toute trace d'innocence estudiantine. Victimes de crimes de guerre, ils s'étaient transformés en soldats, certains en criminels de guerre à leur tour sans, bien

entendu, l'admettre. Ils se nommaient combattants de la liberté ou de la fierté bosniaque ou résistants et ces dénominations couvraient toutes leurs actions, même les plus odieuses, réalisées par d'autres ou par eux-mêmes.

Les stations défilait depuis qu'ils étaient montés dans le RER à Antony. Ils avaient franchi les limites de l'agglomération parisienne depuis quelques minutes. Du passage à la station *Cité-Universitaire*, ils déduisaient qu'ils étaient entrés dans Paris. En voiture, on pouvait avoir l'illusion ou la sensation de franchir les limites de Paris en sortant du périphérique par la bretelle d'accès à une Porte symbolique que simulait un panneau électronique trônant au milieu d'un carrefour ou d'une place. Mais en métro, on était dans Paris depuis qu'on avait franchi la porte de la rame.

Josip observait Zoran et Morislav. Ils s'étaient habillés comme ces français ordinaires qui chaque jour se rendaient de province à Paris pour conclure quelque affaire, assister à un rendez-vous ou un colloque qui justifierait peut-être un petit week-end à déambuler dans les rues de la capitale, visiter un musée ou une exposition. Ils s'étaient donc habillés simplement, au-delà du standard vestimentaire, mais sans ostentation afin de ne pas attirer l'attention, se fondre dans la foule, inaperçus, inexistants, faire oublier leur teint un peu trop mat, un cheveu un peu trop noir, caractéristique des hommes d'Europe de l'est.

Ils évitaient de se regarder. Tout juste avaient-ils chacun jeté un rapide petit coup d'œil dans le wagon en montant, afin de s'assurer que les autres étaient bien à leur place. Zoran s'était même levé de son siège pour céder sa place à une vieille dame qui n'en était pas encore revenue et qui

avait à peine osé le remercier de crainte qu'il ne change d'avis.

Ils avaient répété l'opération qu'ils projetaient des jours entiers, l'avaient simulée des dizaines de fois, sur diverses lignes du métro afin d'éviter de se faire repérer par les flics, les employés du métro ou les caméras qui pullulaient. Josip restait inquiet. Il savait qu'une opération même parfaitement préparée risquait d'échouer pour un détail, une défaillance anodine, une seconde d'inattention, l'intrusion d'un importun, un policier trop entreprenant, une grève. Elles étaient si fréquentes dans le métro parisien. Et puis ils étaient tout quatre si jeune, même transformés par leur expérience de combattant en Bosnie depuis deux ans. Ces hommes auraient-ils le cran nécessaire ? Sauraient-ils se rappeler exactement tous les gestes qu'ils devraient accomplir ? Auraient-ils suffisamment d'esprit d'initiative pour adapter leur expérience de la guerre en Bosnie dans les rues parisiennes et réagir face à tout événement imprévu ? Josip ruminait ces questions avec angoisse sans pouvoir n'y apporter aucune réponse. Ils s'étaient tous entraînés de telle manière que tous leurs gestes devinssent automatiques. Chaque fois, ils avaient su surmonter leurs peurs et faire face à tous les incidents rencontrés et satisfaire leur chef, Josip, lui-même au service de Hussein, le Commandant Hussein, son frère aîné, qui lui avait demandé d'accomplir cette mission, quelques semaines plus tôt, et qui attendait quelque part au centre de la Bosnie.

Le métro souffla en parvenant à *Denfert-Rochereau*. Zoran se leva, relevant machinalement la banquette qu'un ressort aurait ramené sans son aide dans sa position

verticale, accrocha son sac à dos à l'épaule et, jouant des coudes pour sortir, effleura l'épaule de son chef sans même lui décocher un regard. Il lui fallait maintenant attraper un autre métro pour se rendre à *Charles-De-Gaulle-Etoile* où il aurait à attendre et recueillir ses camarades, une fois leur propre mission achevée, au bout de la ligne *Nation-Etoile*.

Josip le suivit des yeux quelques secondes se fondre dans la foule des passants pressés de dévaler couloirs et escaliers souterrains pour échapper au claustrophobe univers métropolitain. Il reporta son regard vers le tableau situé au dessus de la porte du wagon qui schématisait la ligne du RER en indiquant stations et correspondances. Il le connaissait par cœur mais ne voulait pas s'en détacher. La vue de ce tableau le rassurait, lui évitait de penser.

Comme souvent, un SDF pénétra dans la wagon et demanda l'aumône d'une voix grave, affirmant dans l'indifférence générale des passagers qu'il ne se droguait pas, ne buvait pas, mais que lui et sa famille, deux petits enfants dont un malade, avaient subi un accident de la vie, qu'ils avaient faim et qu'ils comptaient sur leur bon cœur pour subvenir à ses besoins le temps qu'il trouve un emploi. Sa main tendue ayant circulé sans succès parmi des voyageurs désabusés, il sortit à la station suivante et changea de wagon pour répéter le maigre discours qu'il devait ânonner des dizaines de fois chaque matin et chaque soir. Certaines fois, ils étaient deux ou trois à se succéder dans une même rame, répétant inlassablement la même rengaine avec quelques variantes. Parfois, un gitan et son fils tentaient plus tristement d'arracher quelques larmes et quelques pièces en écorchant *La vie en rose* sur un vieil accordéon ou un violon mal accordé. D'autres fois encore,

un véritable petit spectacle s'organisait. Un soir, un groupe de trois jeunes gens avaient bousculé Josip pour dresser un tissu pourpre entre les deux barres d'acier qui encadraient le couloir central derrière les derniers sièges du wagon et avaient fait danser un pantin au dessus du tissu tandis qu'un radio-cassette usé égrenait une musique joyeuse. Seuls les plus tristes ou les plus habitués ne s'étaient pas déridés à ce spectacle inédit, pauvre théâtre de guignol sans guignol.

A *Saint-Michel-Notre-Dame*, Ibrahim descendit comme prévu par le plan et se mêla aux quelques personnes qui l'accompagnèrent, des étudiants pour la plupart puis à *Châtelet*, la station suivante, Morislav descendit à son tour en jetant un regard à Josip, au-revoir fugace et rassurant ou adieu chargé d'angoisse tandis que Josip souriait déjà à la pensée des félicitations que son chef de frère lui adresserait lorsqu'il lui rendrait compte de la réussite de sa mission.

Morislav marchait à pas comptés au milieu des passants pressés dans l'immense gare souterraine.

Il sortit tranquillement de la station de métro pour émerger dans la rue de Rivoli ensoleillée.

L'arabe du coin

PARIS, 6 JUIN 1995, 8 HEURES

2. Ibrahim venait de quitter *Saint-Michel-Notre-Dame* et marchait nonchalamment en tenant la bride de son sac à dos sur l'épaule. Il remontait le boulevard Saint-Michel en direction du boulevard Saint-Germain. Devant lui, quelques étudiants s'affairaient déjà à cette heure trop matinale pour qu'il s'agisse de l'empressement de la rentrée des cours. La Sorbonne était proche, mais aussi Assas, la Faculté de droit et puis la Faculté de médecine et Jussieu, de l'autre côté de la colline du Panthéon, après les Arènes de Lutèce. Il respira l'air gris du matin qui n'était pas encore complètement saturé des vapeurs d'essence qui allaient bientôt asphyxier la ville, et entra dans un bar proche.

Il lui fallait attendre 8 heures pour accomplir la mission pour laquelle il s'entraînait depuis toutes ces semaines.

Au même moment, Morislav se dirigeait vers l'Hôtel de

Ville pour se trouver à partir de 8 heures également devant la station de métro éponyme où il devait attendre et recueillir discrètement Ibrahim, si la première partie de sa mission était réussie.

Josip leur avait répété inlassablement : le succès ou l'échec dépendait de l'exactitude du minutage, de leur nerf, de leur capacité à dépasser les imprévus.

*

Mohamed Ben Abderamane préparait sa nouvelle journée de labeur. Après avoir tiré le rideau métallique hurlant autour de son rouleau, il retournait dans son antre sombre et la dégageait des étals à demi vides de légumes et de fruits pour les disposer de chaque côté de l'entrée. Puis il inspectait l'ensemble des présentoirs, rangeant les paquets de gâteaux, remplaçant des tablettes de chocolat manquantes, retirant les produits aux dates limites de consommation dépassées, vérifiant que les pots de bonbons étaient assez garnis, que suffisamment de boîtes de jus de fruits, de soda et de bière trônaient au frais au milieu des yaourts et du fromage. Plus tard, il recevrait quelques baguettes du boulanger voisin et s'apprêterait à affronter une nouvelle journée de sourire auprès d'une clientèle souvent pressée, pas toujours polie.

Comme beaucoup de ses collègues, il n'était pas un simple épicier. Pour tous, il était « *l'arabe du coin* », celui que les ménagères saluent le matin et méprisent le soir.

En France, il était « l'arabe » — une insulte pour un pur berbère — tout comme il était, lorsqu'il retournait au Maroc, le « *français* ». Encore cette qualification était

approximative. Il était le « *français* » parce qu'il vivait à Paris. Un cousin installé à Lisbonne était pour sa famille le « *portugais* », un troisième à Amsterdam était le « *hollandais* ». De continentalité indécise, de nationalité discutée par ceux auprès desquels il aimait vivre, il avait fini par admettre cette bancalité identitaire et mettait un point d'honneur à servir sa clientèle exigeante, parfois raciste, parfois sympathique, mais toujours pressée. Il avait vendu un précédent commerce qu'il possédait boulevard de La Villette un an auparavant pour s'installer ici, boulevard Saint-Michel, presque en face de la place Saint-Michel, au pied du Quartier Latin. Comme Monsieur Jourdain prosait sans le savoir, Monsieur Abderamane faisait du Rastignac sans se douter, en se rapprochant du cœur de Paris.

Il bénissait la rencontre avec son cousin Josip, quelques semaines plus tôt. Il devait s'agir d'un cousin à la mode de Bretagne comme disaient les parisiens, car il ne l'avait jamais vu au pays et il ne semblait pas connaître un traitre mot d'arabe. Il faudrait qu'il en parle à son père la prochaine fois qu'il partirait en vacances. « *Josip ? C'est un prénom Berbère, Turc ou Arabe ?* »

Grâce à Josip, il avait pu s'occuper vraiment de sa boutique, sans être en permanence derrière sa caisse ou à aller et venir entre le magasin et la remise. En quelques jours, la transformation avait été radicale. Il avait pu attirer ses clients par une boutique soignée et une présentation plus intelligente des produits qu'il offrait, dont de magnifiques fruits et légumes que ses clientes s'arrachaient. Josip lui également avait présenté un jeune garçon, Ibrahim pour le remplacer lorsqu'il avait dû cesser de l'aider. Josip lui avait dit qu'il venait de Turquie où il avait travaillé dans

une grande surface et qu'il avait besoin d'argent après avoir fait un voyage en Yougoslavie. « Un truc humanitaire en Bosnie » lui avait-il dit. Homme simple et confiant, Mohamed n'avait pas posé beaucoup de questions surtout que le garçon s'était avéré très efficace, peu cher et surtout non déclaré et qu'il se fichait pas mal des événements qui se déroulaient dans une Bosnie qu'il ne savait pas situer sur une carte.

Ce matin pourtant, Ibrahim était en retard. Peut-être avait-il eu des problèmes de métro. La radio n'avait-elle pas annoncé des manifestations étudiantes ce matin dans le quartier? Tant mieux, ce serait plutôt bon pour le commerce, tant que ça restait bon enfant. Tous les manifestants auraient soif ou faim à un moment ou à un autre, et plus ils étaient jeunes plus ils auraient envie des bouteilles de soda et des paquets de gâteaux du magasin de Mohamed.

« *Une bonne journée commence, finalement* ». Mohamed se frottait les mains, dans une attitude qui aurait plu aux meilleurs caricaturistes des Harpagon de tout poil.

Mohamed vit arriver Ibrahim, quelques minutes après huit heures.

— Alors Ibrahim, qu'est-ce que tu fais, ce matin?

— Excusez-moi, monsieur Mohamed, j'ai raté mon métro ce matin et j'ai loupé mon changement. Il se dirigea vers le fond du magasin, cherchant le grand tablier bleu identique à celui que Mohamed portait.

— Tu es tout excusé, fils. Il lui glissa quelques pièces dans la main.

— Tiens, va acheter Le Figaro. Je crois qu'il y a une manifestation d'étudiants ce matin et qu'ils doivent passer

par ici. Va vérifier et si c'est le cas cours chercher quelques caisses de coca ou de tout ce que tu trouveras dans la remise. Tu les mettras au frais pour tout à l'heure quand ils auront bien soif après avoir marché et crié.

Dino « Ibrahim » prit un diable et se dirigea vers un kiosque à journaux, un petit sourire en coin. Tout marchait à merveille. « *Bien sûr qu'il y avait une manifestation ce matin !* » Et comme il l'avait prévu, Mohamed l'envoyait à la remise chercher quelques caisses de canettes de boisson.

Sitôt hors de vue de l'échoppe, il se dirigea vers l'arrière d'une camionnette postée dans une rue perpendiculaire au boulevard Saint-Michel, près de la remise, une simple pièce au rez-de-chaussée d'un immeuble trop étroit et trop laid pour être remarqué, dans lequel le commerçant entassait ses stocks de marchandises ainsi que tout un bric-à-brac incroyable fait de présentoirs rouillés, de caisses enregistreuses en panne et de cartons en tous sens. Ibrahim ouvrit la porte de la camionnette qu'il avait garée là la veille au soir et chargea sur son diable trois cartons de sodas. Il s'assura du contenu du long carton effilé qu'il plaça au-dessus et vérifia l'heure. Huit heures vingt-cinq. C'était parfait, le minutage était excellent. Il referma la porte de la camionnette et se dirigea vers le magasin. Parvenu presque devant son entrée, il s'arrêta, faisant mine de lacer ses chaussures tout en surveillant l'autre côté de la rue.

*

Exactement en face, une magnifique et énorme Mercedes, couleur espion foncé, attendait en double file. Son moteur en marche parfaitement silencieux. Le

chauffeur, un militaire revêtu d'un uniforme étranger vert olive, surveillait ses arrières dans ses rétroviseurs, tandis qu'un autre homme, également en uniforme, se tenait debout près de la voiture.

A huit heures trente très exactement, le colonel Talic, de l'armée de Serbie, attaché militaire à l'ambassade de Yougoslavie sortit comme d'habitude de chez lui, pour se rendre à l'ambassade, accompagné de son chauffeur et du garde du corps qui lui servait d'ordonnance à l'occasion. La ponctualité était l'une de ses principales qualités. Il calculait chacun de ses gestes, du matin au soir, en fonction de leur durée. Levé à sept heures pétantes, quels que soient le jour et le lieu, un quart d'heure pour se doucher et se raser, une demi-heure pour son petit déjeuner, un quart d'heure pour s'habiller. A huit heures précises il saisissait les journaux du matin que son ordonnance lui avait apportés. Jamais il n'aurait imaginé franchir le seuil de la porte cochère de son domicile avant ou après huit heures trente, à l'heure de sa montre chronomètre dont il vérifiait l'exactitude plusieurs fois par jour. Etrange souci d'exactitude dans une ville où le temps de trajet pouvait varier considérablement selon l'intensité de la circulation du matin. Mais tels sont les psychopathes qu'ils s'en tiennent à quelques principes intangibles et qui leur sont propres, exactement comme il traitait ses maîtresses aux tendresses tarifées : avec force et exactitude. La porte de l'immeuble était à peine entrouverte que déjà le garde se précipitait pour protéger son supérieur de son corps en plongeant la main droite dans l'entrebâillement de sa veste. Il pensait qu'il devait agir ainsi qu'il l'avait vu dans les films d'action américains, où les trafiquants de drogue sont

protégés par des malabars exagérément musclés au regard et au poil noirs, habillés de costumes sombres, comme pour démontrer que le vice n'est pas étranger à la bonne tenue. Le garde lançait des regards de tous côtés, au milieu des passants qui ne les remarquaient pas ou qui s'agaçaient d'être bousculés ou de devoir modifier la ligne des pas qu'ils s'étaient fixés. Arrivés dans la voiture, le garde claqua la portière et se glissa sur le siège avant non sans avoir jeté un dernier regard circulaire autour de lui.

C'est le moment que choisit Dino « Ibrahim » pour ouvrir le carton qu'il avait posé au dessus des autres et en sortir un long tube de bois clair, prolongé d'une boursouflure oblongue de plastique kaki, dont la symétrie était rompue par une poignée de métal noir et un viseur.

Toujours accroupi, Ibrahim saisit la poignée, ajusta l'arme à son épaule, un lance roquette antichar « RPG-7 » de l'armée ex-soviétique, puisque tel était sa dénomination, du type de ceux que les télévisions du monde entier avaient montrés dans les rues dévastées de Beyrouth, servies par des chiites ou des miliciens prosyriens qui, généralement d'ailleurs, s'en servait à toutes autres fins que de détruire des blindés.

Il visa la voiture, s'assura une dernière fois que sa cible était bien assise à l'arrière de la voiture, et appuya sur la queue de la détente de son arme.

La roquette jaillit en un court sifflement en traînant un panache de fumée blanche et heurta presque immédiatement la Mercedes qui explosa en un énorme fracas réfléchi par les hautes façades du boulevard. La voiture sembla se désintégrer dans un immense dégagement de chaleur que l'essence du réservoir contribuait à

entretenir.

En un trait de temps, il ne restait presque plus rien de la voiture ni de ses occupants qui ne s'étaient pas douté une seule seconde de l'imminence de leur fin.

Ibrahim se releva, remis l'arme dans son carton. Il tourna la tête vers le magasin. Mohamed le fixait. Incrédule. Les yeux écarquillés. La bouche béatement ouverte. Il regardait alternativement Ibrahim qui lui paraissait maintenant un étranger et les flammes de l'enfer de l'autre côté de la rue. « *Comment quelqu'un peut-il sortir vivant de ça ?* »

Les voitures avoisinantes brûlaient également. Un pneu explosa, ajoutant encore à la panique et à la confusion. Des gens s'arrêtaient. Certains commençaient à crier et à s'agiter. Une fumée confuse et brune envahissait le boulevard. Un chauffeur de taxi stationné à quelque distance sortit de sa voiture avec un petit extincteur de voiture, minuscule pompier pour un incendie de géant, et franchissait l'obstacle de la fumée, se mit à arroser l'épave sans succès, s'éloignant vite en raison de l'immense chaleur qui se dégageait.

Ibrahim fixa Mohamed toujours médusé, incapable même de fermer la bouche béante qui lui donnait un air parfaitement idiot. Il lui fit un petit signe de la main avant de dégrafer son tablier et de se diriger vers le pont menant de l'autre côté de la Seine, vers le parvis de Notre Dame et l'Hôtel de Ville, dans l'île de la Cité toute proche. Mais aussi le Quai des Orfèvres qu'il évitait de regarder. Par superstition.

Déjà, des policiers en faction devant la Préfecture de Police arrivaient en courant, bredouillant dans leur radio portable des instructions, des demandes d'aide ou de

renfort, croisant Ibrahim qui se dirigeait d'un pas tranquille dans la direction inverse, poursuivi seulement par l'odeur d'essence et de caoutchouc brûlés.

Et de deux!

PARIS, 6 JUIN 1995, 9H00

3. Ibrahim s'engouffra dans le métro à la station *Hôtel de Ville* tandis que Morislav y était parvenu quelques minutes auparavant, juste à temps pour voir et entendre que la première mission d'Ibrahim était réussie.

Sans se manifester, il attendit qu'Ibrahim fût entré dans la station sans être apparemment inquiété ni suivi. Il constatait qu'il était calme, décidé, malgré ce qu'il venait d'accomplir, sans doute trop enivré par l'adrénaline, lui offrant un courage de martyr. Morislav lui-même ressentait ces picotements dans le ventre, cette joie sourde qui innervait les muscles de tout son corps. Séparés de quelques dizaines de mètres, ils suivirent les couloirs de la station, marchant d'un pas sûr, à force d'avoir parcouru ces dédales.

Un quart d'heure plus tard, Ibrahim, discrètement suivi de Morislav, émergeait de la station *Porte Dauphine* sur l'avenue Foch. Après un rapide tour d'horizon, il se dirigea vers la rue de la Faisanderie dans laquelle, cent mètres plus loin, le drapeau yougoslave flottait tranquillement au

dessus du porche de l'ambassade de la République Socialiste de Yougoslavie, ou ce qu'il en restait. Ibrahim se contrainst à marcher d'un pas régulier, ni trop rapide ni trop lent, en s'approchant d'une voiture garée à quelques mètres. De sa poche, il actionna la télécommande de la voiture et ouvrit la portière. Il s'assit au volant, saisit une enveloppe qu'il avait dissimulée la veille sous le siège avant et qu'il glissa rapidement sous son blouson. Il en sortit un pistolet muni d'un silencieux qu'il installa sous la ceinture de son pantalon, sur sa hanche. S'assurant d'un regard dans le rétroviseur que personne ne l'observait, il ressortit. Il referma la portière, s'assura que le pistolet était bien calé et n'allait pas glisser et continua son chemin, se rapprochant de l'ambassade.

Quelques personnes marchaient d'un pas alerte, se rendant sans doute à leur bureau. Une jeune femme poussait un landau d'où pendait des sacs revêtus des signes de grandes marques de luxe. Une autre tirait un sac à provision. La grande porte cochère de l'ambassade était à moins de cinquante mètres. Aucun gendarme n'en gardait l'extérieur, mais un service de sécurité verrouillait l'entrée à l'intérieur.

Un homme portant une petite serviette noire marchait dans le sens inverse de l'autre côté de la rue. Grand, chauve et maigre, le visage émacié et musculeux, tous les os du crâne se détachaient de son visage. En même temps, de cette figure assez repoussante se dégageait un air de supériorité trahi par un minuscule sourire et un port de tête très haut, sur une cravate rouge. Arrivé presque à hauteur de l'ambassade, il traversa prudemment la rue et emprunta le même trottoir qu'Ibrahim, de l'autre côté de la porte de

l'ambassade. Ibrahim mit lentement la main dans son blouson, comme s'il cherchait son portefeuille. Lorsque l'homme fut à sa hauteur, presque devant l'ambassade, Ibrahim sortit brusquement son revolver et le brandit vers la tête de l'homme. Il tira. Deux fois. L'homme recula et tomba, les yeux ouverts, n'entendant pas la phrase qu'Ibrahim lui cria dans l'oreille déjà morte. Il lâcha le revolver dans une poubelle voisine et continua tranquillement son chemin en direction de la prochaine station de métro.

Une jeune femme qui accompagnait son fils vers une école voisine entendit un cri dans une langue qu'elle ne comprit pas et vit un homme s'écrouler. Elle s'approcha, pensant à un malaise alors que l'homme qu'elle avait entendu crier s'éloignait. Sans réfléchir, elle se pencha sur l'homme à terre, vit le sang couler à flot derrière son corps et s'évanouit. Déjà, les policiers de la sécurité de l'ambassade se dirigeaient vers eux, attirés par cette bizarre scène.

Ibrahim était déjà loin. Morislav le suivait.

*

Josip attendait près de la station *Charles-De-Gaulle-Etoile*, dans une Renault Espace garée sur l'avenue de Breteuil, garée en double file en direction de la porte de Saint-Cloud. Ibrahim puis Morislav surgirent à leur tour, l'un après l'autre, le dernier surveillant les arrières du premier. Zoran enfin, qui devait surveiller la sécurité du chemin d'évasion des deux premiers arriva quelques minutes plus tard. Il devait se manifester à la station de

métro d'un signe convenu adressé à Ibrahim et Morislav. A défaut, ceux-ci devaient poursuivre leur chemin et descendre au terminus pour rejoindre Josip en un autre point de rendez-vous. Josip démarra et se dirigea vers Palaiseau où ils changèrent de voiture. Durant tout le chemin, les trois garçons racontèrent leurs exploits avec force détails, Ibrahim encore très énervé par l'intensité de l'action qu'il venait de vivre et la violence qu'il avait déclenchée.

Josip étaient intensément satisfait. Il les félicita et tous se congratulèrent en riant et en se donnant de grandes tapes amicales et joyeuses sur l'épaule. Ils purent rejoindre les quartiers nord de la banlieue parisienne, par un détour vers le sud de Paris, en espérant déjouer d'éventuels suiveurs particulièrement discrets, vers ses quartiers désertés par les français de souche au profit des communautés émigrées, maghrébines et africaines. La banlieue, la vraie. Un désert de béton. Avec ses indigènes, qui surgissaient de nulle part, comme dans les véritables déserts. Avec ses règles, fondées sur le besoin de survie, sur la solitude, sur quelques éclaircies tribales de solidarité, avec ses violences discrètes. Dans l'inconscient collectif du reste de la population, ces endroits dans lesquels la police n'entrait plus étaient réservés aux gangs et aux trafiquants de drogue, prêts à inonder de mort blanche tous les collèges et lycées de Paris et sa ceinture. Josip profitait d'une autre triste réalité, celle d'hommes sans travail, sans racine, sans considération, sans honneur et livrés à eux mêmes. Parfois récupérés par le discours brillant, encourageant et enflammé de quelque imam fou de rage et de haine, invoquant une nouvelle Internationale pour justifier une prochaine terreur contre les

innocents. Prêts à lancer ses ouailles contre une France jugée responsable de tous leurs maux et qui les avait pourtant accueillis, qui les nourrissait et souvent les protégeait. Leurs enfants eux-mêmes étaient recrutés pour le plus grand profit de réseaux clandestins qui commençaient à se structurer, camouflant parfois sous des dehors religieux et intransigeants, des crimes aux bénéfices immédiats et colossaux. Il suffisait de se promener dans ces quartiers pour se rendre compte de l'état d'esprit qui devait y régner. De grandes barres pouvant loger plusieurs centaines de foyers, plusieurs milliers de personnes, se suivaient en une gigantesque chenille triste au pied desquelles des parkings remplis de voitures pauvres et de carcasses parfois incendiées servaient de parcours d'éveil à des enfants livrés à eux-mêmes, à la rue, à la loi de la force. Des quelques rares bacs à sables qui avaient jadis été aménagés, il ne restait plus que les poteaux rouillés de ce qui avait été ici une balançoire, là un manège. Des arbres ridicules et grillagés témoignaient de la jeunesse de la prise en compte collective de la détresse de ces quartiers et rendaient compte a contrario de l'indifférence dans laquelle ils avaient été tenus pendant des années. Josip et ses amis se ruèrent dans un appartement qu'un cinquième bosniaque louait depuis plusieurs mois en profitant des réseaux islamistes souterrains du quartier dont il avait appris l'existence d'un jeune français d'origine algérienne qui les avaient rejoints en Bosnie.

Ils connectèrent un ordinateur portable sur Internet par la ligne téléphonique et envoyèrent rapidement un message discret pour le cas très improbable où il serait intercepté : « *Cher Hussein, les deux oncles de nos voisins*

sont décédés récemment et brutalement. Tous nos cousins vont bien. Ton frère Josip qui t'embrasse».

Ils se changèrent, récupérèrent des bagages déjà prêts, vérifièrent que leur poche contenait bien un billet d'avion pour la Turquie d'où ils pourraient repartir vers la Bosnie, et s'évanouirent définitivement du paysage policier français.

Heures sup.

PARIS, 6 JUIN 1995, 5H00

4. Quelques heures plus tôt, ignorant le drame qui allait se jouer à quelques centaines de mètres, le capitaine Jacques Lemercier achevait la lecture du rapport et des documents sur lesquels il travaillait depuis près de trente-six heures d'affilée, à peine interrompues pour prendre quelques forces. Il jeta un œil à sa montre au moment où sonnèrent les cinq coups de la vieille pendule qui trônait sur le bord de son bureau et s'étira longuement. Il s'arracha difficilement de son fauteuil, engourdi par les longues heures passées derrière son bureau, abruti par les reflets de l'écran de l'ordinateur qui le veillait. Il secoua son adjoint et ami Rahya qui lui faisait face et qui paraissait sur le point de s'assoupir.

— Putain, il est cinq heures ! On aura à peine deux petites heures de sommeil si on ne dépêche pas. Elles valent cher.

— Hmm, répondit son ami. J'en peux plus.

Lemercier éteignit la lumière en jetant un dernier coup d'œil machinal à la pièce qu'il s'apprêtait à quitter, comme

pour s'assurer qu'il n'oubliait rien, laissant comme toujours son bureau aussi encombré qu'il l'avait trouvé en entrant.

Le gros dossier rouge qui rassemblait ses documents était resté ouvert. Il tenait en un équilibre précaire sur le piédestal dressé par deux ou trois autres, autant de couches successives de travaux plus anciens. Des papiers en tout genre traînaient au milieu, en un capharnaüm indescriptible. Il semblait s'en accommoder, prétendant même que lorsque quelqu'un dérangeait son tas, comme il l'appelait, il ne retrouvait plus rien. Sans considération ni regret, il se précipita vers l'escalier, suivi de son compagnon trébuchant.

Les pas des deux hommes sur les planches du parquet des marches parfaitement cirées de l'étage et de l'escalier résonnaient comme un appel mérité au repos. A sa moitié, l'escalier se divisait sur un faux palier. Ses deux parties contournaient largement la colonne centrale formée par un vieil ascenseur ajouté au début des années 1900, puis s'affalaient au rez-de-chaussée en deux belles courbes qui se rejoignaient sur les carreaux de granit rose de Bourgogne du large hall aéré qui faisait office de salon d'accueil et de contrôle des entrées et sorties, entre deux belles colonnes de marbre rouge du Languedoc.

Jacques choisit l'escalier de droite et salua le gendarme de garde assis près de l'entrée, au pied des marches.

— Bonsoir Georges. Bonjour plutôt.

— B'jour, répondit le garde-chiourme d'une voix engourdie, à peine réveillée ou encore endormie. Il souleva son képi d'un geste gourde, dévoilant des yeux inertes. Emportée par l'élan, sa tête se renversa pour s'affaler sur le dossier de la chaise. Accueillante, généreuse. Modeste

Morphée prête à accueillir le sommeil de l'injuste.

(...)

La suite sur

sur Lulu ou sur amazon:

